



HAL
open science

La fonction de l'écriture pour les soldats de la Grande Guerre

Christophe Dargère

► **To cite this version:**

Christophe Dargère. La fonction de l'écriture pour les soldats de la Grande Guerre. *Etudes Epistémè : revue de littérature et de civilisation (XVIe - XVIIIe siècles)*, 2020, 22, pp.58-74. hal-04723104

HAL Id: hal-04723104

<https://hal.science/hal-04723104v1>

Submitted on 6 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La fonction de l'écriture pour les soldats de la Grande Guerre : une approche communicationnelle pour l'analyse des traces du passé¹

« Je me contenterai d'une ligne, d'un mot, d'une enveloppe sans rien dedans, mais écris-moi souvent. »²

Introduction

Au cours de la première guerre mondiale, plusieurs milliards de lettres et cartes postales françaises ont été envoyées de part et d'autre du front. Ce cordon ombilical (pour reprendre cette expression de l'historien Jean-Yves Le Naour) que représentèrent les échanges postaux entre les zones de combat et celles de l'arrière fut vital pour chaque partie du front. Après la pagaille des premiers mois s'expliquant par le fait que les responsables politiques avaient spéculé sur une guerre rapide, les Etats-Majors français ont vite compris l'influence incommensurable des courriers sur le moral des troupes. Les nouvelles du pays, le soutien des proches égayaient la vie des soldats et stabilisent leur équilibre psychique grandement éprouvé par l'expérience de la guerre.

À partir de décembre 1914, l'acheminement des lettres fut donc envisagé comme une stratégie pouvant jouer un rôle conséquent dans le conflit. On mit alors de gros moyens en œuvre. Ainsi, le service postal devint très performant. Les trains postaux furent multipliés de telle sorte qu'en règle générale il ne fallait pas plus de deux à quatre jours pour qu'un courrier parvienne à son destinataire, quelles que soient les destinations. Tout était simplifié pour favoriser les échanges. Le front était divisé en secteurs postaux numérotés. Chaque régiment était ainsi référencé en fonction de ces secteurs. Pour les familles, tout comme pour les soldats, il suffisait d'une simple adresse sur une enveloppe ou une carte : nul besoin d'affranchir avec des timbres.

On peut donc faire le constat qu'un pan fondamental de la politique de guerre fut de construire et encourager le maintien du lien, la tenue des échanges de part et d'autre du front. Ce pari communicationnel, fort coûteux en logistique comme nous l'avons évoqué repose sur l'impact provoqué par certaines fonctions des missives, des impacts aux enjeux véritablement fondamentaux que l'on peut considérer comme des stratégies militaires dérivées. L'analyse communicationnelle de la fonction de ces écrits, partant de ces divers constats semble pertinente pour au moins quatre raisons que nous allons désormais développer.

1) L'acte de décrire le front : une consignation ethnographique de la guerre

On peut considérer que les soldats sont de véritables ethnologues des tranchées. Ils nous content la grande guerre dans ses moindres détails sans en avoir toujours conscience. Que ce soit des scènes de la vie quotidienne, des situations ordinaires parfois drôles, parfois cocasses, qu'il s'agisse de descriptions minutieuses et dramatiques de l'atrocité des combats, les soldats, chacun à leur manière, chacun avec leur style d'écriture, chacun avec leurs petites histoires, nous produisent des écrits authentiques qui contribuent à saisir des événements de grande envergure.

¹ Christophe Dargère, docteur en sociologie, chargé de cours à l'Université Lyon 2 et à l'Université Jean Monnet. Chercheur associé au Centre Max Weber, UMR 5283. Mail : christophe.dargere@univ-st-etienne.fr.

² Georges Klochendler & Jean-Yves Le Naour, *Cartes postales de poilus*, Paris, éditions First, 2008, p. 6.

En ce sens, ils relient leurs petits destins personnels à la grande Histoire en nous donnant des matériaux de première qualité pour nous permettre de comprendre le déroulement de la guerre par l'intermédiaire de leurs écrits, sous la forme de lettres adressées à leurs proches ou sous la forme de carnets de bord qu'ils consignaient pour eux-mêmes. Trois points pourraient agrémenter cette partie : les descriptions du front, les descriptions des combats et les descriptions de la vie quotidienne. Pour étayer notre propos, nous proposerons, chaque fois que ce sera possible, des extraits de lettres qui viendront illustrer la démonstration.

1-1) Décrire le front

Ecrire, pour nombre de soldats, consiste en tout premier lieu à décrire le front, cet univers morbide où s'entremêlent paysages, nature et abominables scènes de combat. Ces descriptions constituent le fondement du témoignage de guerre, son essence : rendre possible un contexte global totalement irrationnel, consigner une réalité sociale impensable pour le commun des mortels. Michel Taupiac, insiste par exemple sur la destruction des lieux :

Cher ami,

Quand nous sommes arrivés ici au mois de novembre, cette plaine était alors magnifique avec ses champs à perte de vue, pleins de betteraves, parsemés de riches fermes et jalonnés de meules de blé. Maintenant c'est le pays de la mort, tous ces champs sont bouleversés, piétinés, les fermes sont brûlées ou en ruine et une autre végétation est née : ce sont de petits monticules surmontés d'une croix ou simplement d'une bouteille renversée dans laquelle on a placé les papiers de celui qui dort là.³

1-2) Décrire les combats

Ecrire, c'est donc aussi témoigner de la violence des combats, en procédant à des récits qui détaillent, exposent scrupuleusement le déroulement des événements sans dimension émotionnelle. Les corps se détruisent mécaniquement, comme des pantins. Ils sont quelque part déjà sans vie avant de rencontrer la mort... Cette barbarie nous est ici montrée par Roland Dorgelès :

Les soldats redressés couraient, se couchaient, repartaient, mais malgré le barrage qui pliait leur ligne, les Allemands s'étaient mis à tirer, et l'on voyait dans le grand terrain vague, tournoyer, culbuter des hommes. Il y en avait qui, couché, s'agitaient encore, se traînaient vers les trous d'obus. D'autres, tombés lourdement en paquet, ne bougeaient plus.⁴

1-3) Décrire la vie quotidienne

Les soldats nous content également de longs moments d'ennui, de nostalgie, passés à attendre la soupe, les colis, les prochaines permissions, les futurs assauts. Il y a la vie au front, dans toute son horreur, toute son intensité et il y a la vie au front, dans toute sa routine, ses habitudes. Les poilus jonglent entre les lignes de front avec les formes d'existence qu'elles impliquent, en fonction de la proximité du feu et du roulement des régiments. Louis Piot en écrivant à sa sœur nous dévoile ces moments :

C'est du milieu d'un petit bois que je t'écris. Je ne sais seulement pas si je pourrai faire porter la lettre, on est en déplacement. On est parti avant-hier au soir on est arrivé au jour dans un petit patelin. On a bu le jus et 3 ou 4 heures après il a fallu repartir pour cantonner dans un bois au village. C'était pas prudent car il y avait du vin. A

³ Jean-Pierre Guéno & Yves Laplume, *Parole de poilus*, Paris, Librio / Radio France, 1998, p. 90.

⁴ Roland Dorgelès, *Les croix de bois*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 44.

9h on est reparti et nous voilà dans un bois pour aller je ne sais pas où. Je suis à côté d'où j'étais il y a quelques jours mais maintenant c'est plus calme. Tout va bien.⁵

Ces écrits peuvent ainsi se considérer comme des témoignages historiques, « macro-communicationnels », d'une population (les soldats) à une autre (les gens de l'arrière), voire d'une population (les hommes du début du 20^{ème} siècle) à une autre (les hommes du début du 21^{ème} siècle). La plume de leurs auteurs est somme toute objectivée, distanciée, attachée à décrire la réalité socio-historique du moment, le message transmis est celui d'un ethnographe témoin partie prenante dans le système décrit.

2) L'acte de raconter l'horreur et la souffrance : une libération thérapeutique de la parole

L'écriture permet aux soldats de mieux vivre certaines situations terribles au point de provoquer des chocs psycho-traumatiques pouvant causer de graves troubles, voire déséquilibres psychiques. La fonction thérapeutique des écrits n'étant plus à démontrer, ses effets sont décuplés en situation critique. Ils exacerbent le besoin viscéral de coucher sur le papier que la barbarie existent et d'attester en quelque sorte de ce que l'homme est capable de faire à l'homme. Consigner l'horreur par écrit a sans doute engagé, pour les soldats de la Grande Guerre, un décentrement éphémère, une mise à distance furtive permettant de verbaliser et de partager les situations vécues. Trois points sont envisageables ici : expier l'horreur inhérente au front ; exposer sa souffrance personnelle ; relater la souffrance de l'autre.

2-1) Ecrire l'horreur

L'horreur absolue, inqualifiable, celle qui dépasse l'entendement et hantera à tout jamais les esprits des soldats victimes, témoins, mais aussi responsables des scènes atroces qu'ils subissent doit se dire, se raconter, se lire. L'instant présent, vécu de la sorte face à l'adversité complète doit s'inscrire, selon les usages d'une forme d'éthique non conscientisée. Impensables, ces scènes sont pourtant décrites par la plume des hommes qui les endurent, tel cet instant relaté par Roland Dorgelès :

Demachy s'arrêta aux premières tombes. Des cadavres avaient été amenés depuis la veille, et attendaient dans leur fosse, couchés entre les croix. L'un était enveloppé dans une toile de tente, linceul rigide que le sang durcissait encore. Les autres étaient restés comme ils s'étaient battus, la capote terreuse, le pantalon boueux, et sans rien pour cacher leur visage bouffi ou cireux, leur pauvre face violacée.⁶

Louis Mauffrais éprouve le même besoin de consigner l'horreur :

L'odeur est épouvantable, l'air irrespirable. Cela sent le sang, les matières, le vomi, tout ce qu'on peut imaginer. Ce n'est que plaintes interminables. Certains geignent, d'autres crient, d'autres encore demande à boire.⁷

2-2) Amener sa souffrance personnelle

Lorsque le soldat n'est plus en capacité de contenir son mal-être, quelle que soit sa situation (blessure, exposition au front, conditions climatiques extrêmes, maltraitance des Etats-Majors, mal du pays,...), il éprouve le besoin d'exprimer sa souffrance, au risque d'inquiéter les siens.

⁵ Archives personnelles.

⁶ Roland Dorgelès, *Les croix de bois*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 125.

⁷ Louis Mauffrais, *J'étais médecin dans les tranchées*, Paris, Robert Laffont, 2010, p. 120.

En principe, les poilus avaient comme ligne de conduite le fait de ne pas inquiéter leurs proches en « prenant sur eux ». Cela étant, lorsque l'angoisse, la tristesse ou les affects d'une manière générale submergeaient leur structure psychique, ils n'étaient plus en mesure de respecter cette ligne de conduite et se livraient alors, honteusement, admettant entre les lignes leur aveu de faiblesse. Le propos d'Etienne Tanty démontre ce mécanisme lorsqu'il s'adresse aux siens :

J'erre, toujours aussi incapable d'écrire. Il gèle épouvantablement ce matin, sans que j'arrive à me réchauffer les doigts. S'il n'y avait que les doigts de gelés, mais le bonhomme ne vaut guère mieux, et le cafard est pire que la gelée.⁸

2-3) Relater la souffrance de l'autre

L'autre en souffrance, le camarade, l'ami, le compagnon des tranchées, celui qui agonise physiquement ou qui est psychologiquement aux abois est une vision pénible qui peut, là encore, traumatiser le soldat. Une nouvelle fois, consigner l'horreur à travers ce que vit l'autre, comme expérience du réel, permet de partager l'insoutenable avec ceux qui sont à l'arrière, ou, parfois même avec un public de lecteurs *a posteriori*. L'écrivain Erich Maria Remarque décrit l'agonie d'un compagnon d'arme, sans doute pour mieux surmonter la séparation :

Une heure se passe, je suis là, tendu, et j'observe chacune de ses expressions pour voir si peut-être il veut dire encore quelque chose. S'il voulait seulement ouvrir la bouche et crier ! Mais il ne fait que pleurer, la tête penchée de côté. Il ne parle pas de sa mère ni de ses frères et sœurs ; il ne dit rien ; sans doute que tout cela est déjà loin de lui. Il est maintenant tout seul avec sa petite vie de dix-neuf ans et il pleure parce qu'elle le quitte.⁹

À la différence de l'écriture comme fonction de témoignage, comme nous l'avons exposé en première partie, ici l'écriture est chargée émotionnellement, empreinte d'affects. L'acte d'écrire est alors destiné à partager, à évacuer, à expier pour permettre à celui qui couche sur le papier les horreurs vécues de mieux les surmonter.

3) Les échanges communicationnels comme processus de circulation des informations entre le front et l'arrière

Une des fonctions majeures de l'écriture de lettres des soldats consiste à être un moyen de communication pluriel. L'on peut revenir ici sur l'expression « cordon ombilical » proposée en introduction. La vie continue à l'arrière, avec ses joies et ses peines, reliées ou non à ce qui se passe au front. Selon le même schéma, la vie prend forme, s'installe, se « routinise » dans les zones de front, avec les moments qui s'y déroulent, liés ou non à la vie de l'arrière. Ainsi, pour réguler ces flux d'événements qui traversent la vie des protagonistes concernés, les missives qui transitent de part et d'autre de la zone de combat et de la zone de paix permettent quatre formes d'échanges communicationnels qui vont entretenir, réguler, consolider les liens entre les soldats et leurs proches.

3-1) L'arrière renseigne le front

C'est l'objectif central visé par les Etats-Majors lorsqu'ils décident de tout mettre en œuvre pour faciliter les échanges postaux : rassurer, encourager, soutenir les soldats présents dans les zones de combat en leur donnant la possibilité d'échanger rapidement et fréquemment avec leurs proches considèrent que le soutien psychologique des soldats est un moyen conséquent pour améliorer la santé mentale des troupes, et, de ce fait, leur vitalité sur le front. Les soldats

⁸ Etienne Tanty, *Les violettes des tranchées*, Paris, Éditions Italiques, 2002, p. 266.

⁹ Erich Maria Remarque, *À l'ouest rien de nouveau*, Paris, Stock, 1994, p. 35.

comprennent que la vie continue, ils s'accrochent à la vie « du pays » et se nourrissent des écrits de leurs proches, comme cette lettre d'une jeune mère de famille adressée à son mari, Cyrille Ducruy, qui le renseigne sur la vie de l'arrière :

Il faut espérer que tout ira pour le mieux, on n'a bien que l'espoir. Moi j'ai l'Amélie pour me distraire, je t'assure que c'est une bonne compagnie. Tous les jours elle fait sa petite prière pour son petit papa pour qu'il revienne de cette maudite guerre.¹⁰

3-2) Le front renseigne l'arrière

C'est un autre objectif des échanges postaux que de rassurer les familles des combattants. Dès qu'il le peut, le soldat informe les siens sur sa situation d'ensemble, sa condition, son état de santé, sa position dans les tranchées. L'on a compris que le front devait « tenir » et, pour ce faire, devait recevoir des courriers de l'arrière. Dans le même esprit, les proches se devant de faire vivre le pays d'un point de vue économique et sociologique doivent avoir des nouvelles régulières des soldats pour continuer « d'avancer », afin d'éviter la sidération, la tétanisation face à l'angoisse générée par les risques encourus par les poilus. Les inquiétudes ne doivent pas brider l'effervescence du peuple, qui doit être plus que jamais revigoré pour assumer, lui aussi, à sa manière, l'effort de guerre. Ce courrier de Joseph Papillon contient l'essentiel en quelques mots lorsqu'il renseigne les siens sur sa situation :

J'ai reçu votre lettre hier. Je suis toujours en bonne santé. Nous allons probablement changer de cantonnement demain matin.¹¹

3-3) L'arrière donne des nouvelles du front (au front)

Certains courriers permettent ainsi aux soldats d'être tenus informés de la situation de proches à l'épreuve du feu, comme eux. Si les courriers circulent au sein même de la zone de front, entre des soldats de régiments différents, il arrive que l'arrière devienne un espace de centralisation et de redistribution des nouvelles du front, qui transitent donc par les familles. Tel est ce triste exemple de parents qui informent leur fils Marcel Papillon (voir Marthe, Joseph, Lucien, Marcel Papillon, *Si je reviens comme je l'espère* p. 252), cantonné dans les lignes de combat, que son frère est mort il y a peu dans l'Aisne. Marcel répond et prend acte de la terrible nouvelle :

J'ai reçu votre lettre du 22 en même temps qu'une lettre de Marthe. Quel malheur. Je suis consterné. Je n'ose pas y penser. Pauvre Joseph, je le croyais moins exposé et c'est lui qui est parti.

3-4) Le front donne des nouvelles de l'arrière (à l'arrière)

Il arrive enfin que des soldats d'une même région ou d'un même groupe d'individus (famille, amis, village, quartier...) se retrouvant ensemble au front soient au courant d'événement se déroulant à l'arrière avant les premiers concernés. C'est le cas de Cyrille Ducruy qui informe son épouse du décès du fils de son compagnon de tranchées originaire du même village que lui, avant que son épouse ne l'apprenne par les gens du village¹².

¹⁰ Christophe Dargère, *Si ça vient à durer tout l'été. Lettres de Cyrille Ducruy, soldat écochois dans la tourmente 14-18*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 116.

¹¹ Marthe, Joseph, Lucien, Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère* ». *Lettres du front et de l'arrière*, Paris, Grasset, 2003, p. 160.

¹² Christophe Dargère, *Si ça vient à durer tout l'été. Lettres de Cyrille Ducruy, soldat écochois dans la tourmente 14-18, op. cit.*, p. 244.

Outre les formes d'échanges que nous venons de voir, les schémas qui caractérisent la circulation des informations relatives au conflit sont complexes : l'on écrit de l'arrière à l'arrière pour faire circuler des nouvelles de untel au front ; l'on écrit aussi du front au front pour échanger sur « sa guerre » ou... sur l'arrière. L'on s'aperçoit ici à quel point le « cordon ombilical » est plutôt à symboliser sous la forme d'une immense toile d'araignée reliant tous les individus entre eux, soldats et proches de soldats, une toile d'araignée mettant en perspective la subtilité communicationnelle de ces échanges.

4) Les échanges communicationnels comme vecteurs organisationnels : gérer conjointement la vie à l'arrière ; la vie au front, les échanges

Témoigner, expier, informer constituent ainsi trois fonctions majeures des écritures de guerre. Cela étant, pour que l'expérience puisse se raconter, pour que les échanges se construisent et perdurent au fil de la guerre, des ajustements pratiques sont constamment nécessaires. Aussi, ce qui est inhérent à l'organisation est un point fondamental si l'on aborde la fonction des courriers postaux, que ce soit pour organiser la vie au front, la vie à l'arrière ou les échanges en eux-mêmes qui permettent ces organisations. Cette fonction centrale des missives permet tout simplement la régulation des destins des uns et des autres...

4-1) Organiser les échanges

Pour que les deux points précédemment développés puissent effectivement être possibles, il faut en tout premier lieu que les correspondances soient organisées. Ainsi, bien souvent les soldats commencent par lister les dernières réceptions des lettres pour situer la connaissance des informations et valider ou non leur bonne circulation. Ils indiquent fort scrupuleusement leur secteur postal, condition obligée pour que les courriers leurs parviennent. Les noms des régiments, compagnies et escouades figurent en bonne place et sont consignés lisiblement à la fin de chaque missive pour que les proches continuent de bien envoyer les écrits. Ce souci logistique est permanent et tourne parfois à l'obsession de part et d'autre du front, comme le montre cette lettre d'André Tanquerel à sa marraine de guerre :

Ma bien chère marraine,
J'ai bien reçu vos lettres du 20, 21, 22, 24, 26. Nous étions en ligne et vous pensez bien qu'il m'était impossible de vous répondre.¹³

Souvent, les soldats et les proches adoptent un rythme d'écriture qui, s'il n'est pas respecté, devient suspect et indubitablement source d'inquiétude et de souffrance pour le destinataire en attente de réponse.

4-2) Organiser la vie à l'arrière

La condition de la femme a considérablement évolué pendant la Grande Guerre puisque, en quelque sorte, elles ont été capables de « faire tourner le pays » à tous les points de vue pendant que les hommes étaient au front. En effet, elles se retrouvaient seules à élever et éduquer les enfants, seules à faire vivre les petits artisanats, les petits commerces, les petites entreprises familiales, parfois les écoles, les hameaux, voire les petits villages. Elles ont dû parfois « tout apprendre » en quelques mois. Ainsi, par l'intermédiaire des courriers, le paysan Cyrille Ducruy donne les informations nécessaires à sa femme pour qu'elle puisse gérer la ferme familiale :

¹³ Dominique Carrier, *On prend nos cris de détresse pour des éclats de rire* Paris, L'Harmattan, 2008, p. 151.

(...) Je suis bien content de savoir que tu as débarrassé le veau et qu'il t'a bien fait d'argent. Il a mieux réussi que l'autre. Pour la Tourie, il ne faudrait pas la faire remplir avant l'hiver si on est obligé de la vendre l'année prochaine à cause de son pied. Elle profitera mieux au printemps. Sur ta lettre, tu me parle d'acheter un cochon. Il vaudrait mieux pas en acheter pour cette année, tu vendras mieux des pommes de terre, les poules mangeront bien les petites. Si mon frère en achète un il peut le garder un peu plus longtemps et tu en prendrais la moitié.¹⁴

Très fréquemment, les pères de famille jouent pleinement à distance leur rôle en transmettant à leur épouse des conseils pour l'éducation des enfants. On retrouve aussi des consignes pour la gestion administrative des affaires de famille, mais aussi, de manière plus cocasse, « des conduites à tenir » diplomatiques vis-à-vis de telles ou telles personnes.

Les correspondances ont donc une fonction d'organisation conséquente. Elles doivent dans un premier temps et avant toute chose s'autoalimenter et perdurer pour permettre les organisations de la vie au front comme de la vie à l'arrière qui déclinent de cette organisation initiale. Cette communication régulatrice administre, diligente, conseille, et permet, au final, de rendre cohérents les actions des uns et des autres, concertées et ajustées par des missives qui ne cessent de cristalliser un espace interdépendant, Grande Guerre.

Conclusion

Nous ferons l'économie d'une partie sur les colis postaux qui avaient une fonction de régulation logistique. Cela étant les écrits permettaient aux soldats de réclamer des objets, des affaires, des aliments pour organiser leur vie au front, dans la mesure où ils procèdent à des commandes de colis contenant victuailles, vêtements, matériel pour écrire, se distraire.

Voici donc quelques pistes susceptibles d'envisager l'analyse des fonctions des missives de la Grande Guerre. Il pourrait être judicieux d'ajouter une partie « information », traitant l'idée que les courriers sont de véritables bulletins d'information à considérer autant comme la gazette du village pour les envois de l'arrière que l'actualité des faits divers nationaux et internationaux pour les envois du front.

La plume du soldat évolue de manière constante, en fonction de multiples facteurs. Le moral des troupes est assujéti en effet à la situation du front, au quotidien des tranchées, aux conditions climatiques, mais aussi à la chronologie des événements macro-historiques (les grandes batailles, les grands événements). Certains soldats épargnent leurs proches en 1915 quand ils sont en capacité de se contrôler dans leur virulence, leur désarroi, une capacité s'estompant au fil du temps et devenue inexistante en 1917.

Il serait fort intéressant de traiter les conditions de l'écriture, les manières dont les hommes s'y prenaient pour consigner leurs messages. De même, une étude approfondie du rôle de « l'Autre », ce ou cette destinataire épouse, fiancée, mère, frère, sœur, fille, fils, oncle, ami d'enfance (sans oublier les marraines de guerre) serait pertinente. Enfin, il conviendrait de traiter l'écriture comme moyen de communication et d'expression artistique, poétique, philosophique, voire religieuse. Il est aussi possible de traiter l'écriture de manière légère, romantique, érotique, comme outil de séduction destiné à « faire la cour » ou à entretenir une relation amoureuse.

Il y a aussi les courriers dramatiques, les testaments de soldats pour leurs enfants ou leurs épouses quand ils se savent condamnés dans un borbier épouvantable, voire dans l'attente d'être passés par les armes, comme cette lettre de Jean Despré écrite à son fils de neuf ans et publiée dans *Mon papa en guerre*, de Jean-Pierre Guéno :

¹⁴ Christophe Dargère, *Si ça vient à durer tout l'été. Lettres de Cyrille Ducruy, soldat échochois dans la tourmente 14-18, op. cit.*, p. 234-235.

Je regretterai ce que je n'ai pas fait, tout ce que j'aurai dû pouvoir faire, mais je penserai en même temps que tu es là, toi mon fils, pour me continuer, pour réaliser ce que j'avais seulement projeté ou rêvé.¹⁵

Bibliographie

- Dominique Carrier, *On prend nos cris de détresse pour des éclats de rire* Paris, L'Harmattan, 2008.
- Christophe Dargère, *Si ça vient à durer tout l'été. Lettres de Cyrille Ducruy, soldat échochois dans la tourmente 14-18*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- Roland Dorgelès, *Les croix de bois*, Paris, Albin Michel, 2011.
- Jean-Pierre Guéno, *Mon papa en guerre. Lettres de poilus, mots d'enfants*, Paris, Libro / Les Arènes, 2003.
- Jean-Pierre Guéno & Yves Laplume, *Parole de poilus*, Paris, Libro / Radio France, 1998.
- Georges Klochendler & Jean-Yves Le Naour, *Cartes postales de poilus*, Paris, First, 2008.
- Louis Mauffrais, *J'étais médecin dans les tranchées*, Paris, Robert Laffont, 2010.
- Erich Maria Remarque, *À l'ouest rien de nouveau*, Paris, Stock, 1994.
- Marthe, Joseph, Lucien, Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère* ». *Lettres du front et de l'arrière*, Paris, Grasset, 2003.
- Etienne Tanty, *Les violettes des tranchées*, Paris, Éditions Italiques, 2002.

¹⁵ Jean-Pierre Guéno, *Mon papa en guerre. Lettres de poilus, mots d'enfants*, Paris, Libro / Les Arènes, 2003, p. 52.